

L'appropriation de l'espace par les jeunes de Tizi-Ouzou

Résumé

La ville de Tizi-ouzou est indéniablement le lieu d'une appropriation identitaire sur fond de mobilité temporalisée, oscillant entre le *même* et l'*autre*, l'*un* et le *multiple*. Perçu comme menaçant, le migrant rural élabore ainsi son ethos sous la pesée de l'altérité zdimoh envisagé tantôt comme modèle, tantôt comme repoussoir.

Abstract

Tizi-Ouzou city is undeniably the place of an appropriation identity on a background of temporalized mobility, oscillating between the *same* and the *other*, the *one* and the *multiple*. Perceived as menacing, the rural migrant thus develops his ethos under the weighing of alterity zdimoh considered sometimes as a model, sometimes as a foil.

Notre travail porte sur les jeunes de Tizi-Ouzou et leur rapport à l'espace. Cela nous amènera tout d'abord à définir l'espace en termes de proximité/distance, d'attraction/répulsion, ségrégation/agrégation. Il s'agit de cheminer vers la définition de la ville en tant que produit social, construit par des discours. Notre intérêt est de retracer les discours de/sur les jeunes, leur place dans le paysage spatio-sociolangagier urbain tizi-ouzéen. Le jeune qui nous intéresse en particulier est celui qui s'approprie la ville, adopte différentes façons pour la dire, pour la dire selon son propre contexte et selon les clés de lectures qu'il a à sa disposition. Ainsi, le sentiment d'appartenance apporte un éclairage intéressant quant au processus d'appropriation de cet espace. Dans notre démarche théorique, nous nous rapprochons de ceux qui privilégient des variables socio-spatiales dans leurs analyses des combinaisons avec le facteur langagier (Bulot 2002, Veschambre 2002). Nous nous inspirons aussi d'autres recherches (Rémy et Voyé 1992, Germain 1998) qui portent sur la place de l'étranger dans la ville, sur ses postures et sur les paradigmes de

proximité/distance, en nous inspirant des travaux de Simmel. Un autre élément fort intéressant qui ressort de la combinaison de ces travaux est une signification symbolique non négligeable dans l'appropriation de la ville, de ses espaces et de ses langues. On peut dire que les jeunes de Tizi-Ouzou définissent leurs identités et établissent les limites entre des groupes qui ne se définissent pas comme faisant partie de leur communauté.

Dynamique ségrégative/ agrégative : La ville de Tizi-Ouzou mise en mots

Les jeunes développent des stéréotypes sur la ville de Tizi-Ouzou. Il s'agit de comprendre les dynamiques de production de l'espace urbain (Lefebvre, 2000). Pour aller au plus près de l'appropriation urbaine, nous sommes passée par une mise en mots de la ville de Tizi-Ouzou. Pourquoi ? Afin de savoir comment le jeune entre en contact avec cette ville, avec l'autre, mais aussi avec la langue. Nous avons choisi la ville à la fois comme lieu et comme objet d'étude pour nous centrer en particulier sur l'appropriation de l'espace urbain tizi-ouzien par les jeunes à travers leurs discours :

I 2298-2293: alors Tizi-Ouzou/ Tizi-Ouzou c'est/ ça change/ c'est pas Tizi-Ouzou/ on va dire/ d'il y a dix ans/je sais pas/il y a un mélange/des gens qui entrent à tizi qui ne sont pas kabyles/il y a la langue qui devient/je ne sais pas heu/j'ai l'impression que la langue kabyle s'efface de plus en plus/avec les trucs là de la haute ville qui parlent le zdimuh/ je ne sais pas comment on l'appelle/donc la langue déjà s'efface puis la ville de Tizi-Ouzou c'est heu/ça devient un peu sale/((rires))

La ville de Tizi-Ouzou est un espace en mutation, comme l'explique notre informatrice, et le facteur temps renforce ce changement, avec la mobilité des populations. L'enquêtee est partagée entre le refus et l'appropriation de cet espace, par moments elle développe un discours paradoxal¹, elle déclare ceci :

¹ Le terme paradoxal, dans ce contexte n'a pas de sens pathologique, il signifie discours contradictoire, un discours à idées paradoxales. Cette

informatrice est partagée entre l'appropriation et le refus de s'approprier ville de Tizi-Ouzou en fonction des façons de parler des populations qui la côtoient.

A 2299:

I : je ne suis pas de Tizi-Ouzou/je suis originaire de michelet/j'habite à tadmiet/je n'ai aucune relation avec Tizi-Ouzou/((rires))

A : d'accord/c'est-à-dire que vous venez à Tizi-Ouzou régulièrement/

I : oui régulièrement depuis que j'étais enfant/ vu que mon père a travaillé ici à Tizi-Ouzou/ donc je suis toujours là/ je connais/

Des stigmates pèsent sur la ville de Tizi-Ouzou. En parlant d'elle, nos informateurs ont les mots suivants : « petite ville par rapport à la capitale », « une cuvette » « la ville de Tizi-Ouzou est sale », « le voyoutisme ». On peut retenir ces quelques discours qui révèlent les stéréotypes portés sur cette ville :

B63-69 : en ce qui concerne l'infrastructure/je dirais qu'il n'y a pas d'infrastructure ici à Tizi-Ouzou/je dirais heu/ que c'est une ville un peu heu petite/je dirais petite/ comme une cuvette/ en ce qui concerne les gens c'est un peu insupportable de vivre à Tizi-Ouzou/ c'est pas facile

A : pourquoi ?

B : les agressions quotidiennes/heu/ le comportement des gens/le voyoutisme/ c'est heu/ je me permets de dire ça/l'encombrement/les ordures partout/par tout cela on va dire heu/ globalement Tizi-Ouzou est faite comme ça/ LA VILLE heu/ je parle de la ville/

Le même informateur va jusqu'à refuser de s'identifier à cette ville, il déclare :

B : [...] moi personnellement je me sens pas de Tizi-Ouzou/déjà je viens juste heu pour les études/à la cité une semaine²et je rentre chez moi/donc je ne me sens pas de cette ville/ je me sens KABYLE/ mais je ne me sens pas de Tizi-Ouzou/la VILLE HEU /je parle de la VILLE/

A : D'accord

B : pas du territoire total/

En évoquant le territoire total, l'informateur désigne la Kabylie, et la ville de Tizi-Ouzou fait partie de la Kabylie.

Les caractéristiques des représentations et pratiques de la ville peuvent être résumées brièvement par le fait que les jeunes connaissent mal l'espace urbain, ils le trouvent donc inquiétant, voire dangereux. Souvent d'ailleurs, quand ils viennent d'une zone rurale, ils apportent avec eux cette crainte depuis le village. Cet espace hostile et mal connu par ces jeunes les pousse à développer systématiquement des discours ségrégatifs à l'égard de l'espace urbain. Il faut ajouter à cela la langue kabyle qui, selon nos informateurs, s'efface de plus en plus.

De manière générale, la ville de Tizi-Ouzou telle qu'elle est représentée, vue et perçue par les jeunes qui viennent des espaces ruraux, est un espace fortement ségrégué. Cette ségrégation est considérée « à la fois comme un fait social de mise à distance et comme une séparation physique » (Grafmeyer, 1996, p. 38). La ville de Tizi-Ouzou est surtout un espace de tension et de ségrégation dans lequel les lieux de la ville sont à la fois des espaces sociaux stigmatisés et/ ou stigmatisants, des

outils d'évaluation sociale et des facteurs d'identification à l'espace socialisé et socialisant, unifiant et différenciateur (Bulot, 2002, p. 98).

Construction de l'identité et identification

Jusque dans les années 1960, l'identité était considérée comme un acquis, un attribut immuable des individus et des collectivités. De nos jours, avec la mobilité accrue des individus, il s'agit au contraire d'une construction identitaire (Kaufmann, 2004), d'un processus, d'une construction dynamique, sans cesse remaniée dans le jeu changeant des interactions entre les individus et les groupes. Ainsi Vincent Veschambre (2009), dans son analyse du rôle de la patrimonialisation dans la construction identitaire, recourt à la notion d'identification -qui se réfère au processus de production du sentiment d'identité- plutôt qu'à celle de l'identité et il préfère le terme d'appropriation de l'espace à celui de territoire. Thierry Bulot met en évidence le fait que :

Les représentations sociolinguistiques et les pratiques linguistiques dans un lieu urbanisé

donné, l'ancrage territorial mis en mots donne sens à une identité urbaine fondée sur un double procès d'identification et de différenciation sociolinguistique. (Bulot, 2001, p. 9-10)

On partira du postulat selon lequel :

L'espace produit par le lien (évidemment social mais aussi sociétal) entre au moins deux lieux (des points perçus comme tels sur une surface de déplacement effective ou représentée) est à la fois le lieu symbolique de l'appartenance à une même entité urbaine et, à la fois le lieu symbolique de l'appartenance à une même entité dynamique identitaire de différenciation. On peut constater nettement des espaces multiples, fonctionnellement diversifiés et en relation d'inclusion/exclusion partielle ou totale. (Bulot, 2001, p. 10).

Ils sont nécessaires à la construction de discours qui permettent aux jeunes à la fois de s'identifier et de se différencier.

Identité kabyle et configurations de l'espace à travers les discours

L'identité s'inscrit dans des formes de mise en scène spatiale produites par les locuteurs. Elle se manifeste par référence aux lieux, aux territoires ou aux paysages et aux pratiques linguistiques ; l'identité colle aux sujets et aux groupes humains en même temps qu'elle qualifie leurs espaces de vie (Di Méo et Buléon, 2007, p. 49). Ainsi être kabyle désigne à la fois le rapport à une langue, à une identité et à un territoire. L'identité kabyle fournit également un principe de différenciation s'élargissant aisément des locuteurs kabylophones au territoire (La Kabylie), principe tout autant porteur d'identité.

La désignation des jeunes ruraux de la ville de Tizi-Ouzou : le montagnard « *djbaili*³ », cet envahisseur rural

La ville de Tizi-Ouzou accueille massivement, depuis des décennies durant, une myriade de ruraux émanant tout droit des montagnes qui entourent la ville. A cause du confort que leur

3 Djbaili mot en langue arabe qui signifie en français « le montagnard », dénomination péjorative, qui désigne le kabyle qui descend des montagnes kabyles.

offre l'aire urbaine tizi-ouzéenne, ils ont du mal à retourner dans ces monts reculés et lointains. De fait, les montagnes qui bordent la ville de Tizi-Ouzou sont considérées comme hostiles, rudes et ennemies des formes modernes de la vie humaine. En conséquence, ceux qui y descendent sont fatalement jugés de manière condescendante, ils sont vus comme des « envahisseurs ». Et en plus d'être des envahisseurs, les montagnards sont de surcroît « bruyants », « dangereux », « bouseux », « rustres ».

Ces désignations dépréciatives assignées au montagnard sont des tares fantasmées relevant du stéréotypage. Ainsi affublées et représentées, les populations rurales sont *ipso facto* isolées, écartées, reléguées au sein de la ville, car perçues comme menaçantes, sources de malaises et de tensions. Pour Louis-Jean Calvet (2004, p. 13) :

la ville est à la fois un creuset, un lieu d'intégration et d'une centrifugeuse qui accélère la séparation entre les groupes.

Thierry Bulot, à son tour, signale que :

La ville est à la fois un espace commun, un espace unifiant mais aussi un espace de ségrégation et des parlures et des populations... (2007, p. 34)

Effectivement, l'arrivée des ruraux au sein de l'espace urbain ne va pas sans heurts pour les citadins. Ils apportent avec eux une vision du monde étrangère à la ville, une appréhension singulière du mode de vie urbain, et une langue différente de celle parlée en ville ; ce sont les montagnards qui font de Tizi-Ouzou une ville véritablement berbérophone. Le soir, quand ils la désertent (même durant la saison estivale), elle (re)devient à prépondérance arabophone. Par conséquent, ils tentent dans la mesure du possible d'imposer tous ces paramètres afin de s'affirmer.

Par ailleurs, leur intégration à la ville est un processus ardu. D'aucuns la réussissent en se mettant au diapason des comportements inhérents aux citadins, en essayant d'adopter les tendances citadines et de s'y adapter. En revanche, d'autres échouent dans leur intégration, car inaptes à s'assimiler aux

autres. Ils se mettent eux-mêmes intentionnellement à l'écart. En effet,

lorsqu'un groupe est socialement exclu, qu'il se trouve marginalisé ou rejeté, il a parfois une sorte de sursaut d'orgueil et marque lui-même les frontières le séparant des autres en glorifiant sa spécificité comme s'il se mettait volontairement à part (L.-J. Calvet, 1994).

L'identification à un tel espace ou territoire d'assignation (montagne/ montagnard) se révèle d'autant plus efficace qu'il se repère aisément du fait de sa stricte délimitation, voire de sa réelle stigmatisation derrière le rempart de limites paysagères.

Il s'avère que c'est un problème de dénomination qui tend à créer de la distance entre les jeunes occupant ou qui peuvent occuper l'espace urbain tizi-ouzéen. En proposant d'utiliser d'autres expressions, on peut régler le problème. Nous avons remarqué que la désignation de *djbaili*, quand elle est remplacée par *le montagnard* ou *mis boudrar* (enfant de la montagne) perd sa connotation négative. Ces expressions de remplacement sont en outre produites dans une autre langue que leur langue d'origine (ici l'arabe). La désignation *djbaili* est jugée négative par nos informateurs lorsqu'elle est produite en arabe. C'est en même temps une distanciation, un reniement d'appartenance à une catégorie qu'on charge de connotations négatives.

Lorsqu'un jeune vient d'une zone rurale, il est désigné par l'exonyme à connotation négative *djbaili* qui signifie montagnard. Le problème réside dans le fait que cette dénomination est produite en arabe. Les locuteurs eux-mêmes s'identifient par l'endonyme *Amesdrar* (en kabyle) en tant que montagnard. On peut illustrer cela par le passage ci-après où le locuteur, dans son discours, affirme qu'il vient des montagnes, je suis montagnard (en français). Dans un même ordre d'idée cette informatrice l'a affirmé en kabyle :

A 1952-1972 :

H : on m'a souvent dit que je suis *edhyelis e boudhrar*⁴/donc un montagnard peut être/mais pas montagnard du sens péjoratif/loin de moi cette idée/ montagnard du fait que nous habitons

4 Fille de la montagne, qui vient des montagnes.

L'appropriation de l'espace par les jeunes de Tizi-Ouzou

la montagne/que nous sommes plus dure/ plus résistants peut être/

A : eheum

H : mais pas forcément moins civilisé entre guillemets/euh ou moins euh///

A : la dénomination *djbaili*/qu'est-ce que cela vous évoque ?/est ce que cette dénomination/on va dire/

H : qu'on me qualifie ?/ oui/ on m'a souvent qualifié ainsi/ et il faut dire que ça ne m'a jamais dérangé/parce qu'en fait/c'est vrai que/ peut être/ le sens premier/ euh/ qui nous vient est quelqu'un qui vit à la montagne/mais le sens aussi connoté/euh/n'est pas forcément positif/mais je me force de prendre la chose du côté positif/il faut dire que c'est à nous de changer après tout.

L'informatrice déclare qu'elle n'est pas sensible à la désignation de *djbiali* par laquelle on peut la qualifier. Toutefois, elle donne, à travers son discours, le sens de cette *doxa* urbaine qui n'est pas forcément positive. « Le *djbiali* n'est pas forcément moins civilisé », ce qu'on peut comprendre à travers ce discours, c'est que le *djbiali* est considéré comme moins civilisé par les Tizi-ouzéens. La même informatrice qualifie à son tour les jeunes de Tizi-Ouzou :

A 1973-1981: Qu'est-ce qu'être de Tizi-Ouzou aujourd'hui ?

H : Qu'est-ce qu'être de Tizi-Ouzou ?/c'est vrai je ne suis pas de Tizi-Ouzou mais je ne suis peut être pas en mesure de répondre à cette question à cent pour cent/ mais je dirais qu'être de Tizi-Ouzou/c'est être/je vais utiliser un mot /heu / peut être /heu/ je vais dire être de Tizi-Ouzou c'est peut être/ être *chees*/ *chees*⁵ dans le sens un petit peu superficiel/un petit peu /heu/assimilé/acculturé puisqu'on s'associe plus à des cultures qui nous sont étrangères au détriment de notre culture et de notre identité/ donc je dirais être tizi-ouzéen c'est revendiquer une identité qui n'est pas la sienne bien que Tizi-Ouzou soit au

préalable le centre ou la capitale/ voila/ la capitale de la lutte de la Kabylie/ et du combat berbériste/

Le Tizi-Ouzéen est « *chees* » : superficiel, assimilé, acculturé, parce qu'il s'associe plus à une culture étrangère. Le Tizi-Ouzéen revendique une identité qui n'est pas la sienne. Il n'est pas conforme à l'idéal du combat berbériste. « *Chees* » : cette dénomination relève de la pratique langagière des jeunes de Tizi-Ouzou. En l'utilisant, cette informatrice a donné sa signification. Farida Boumeddine (2011) a étudié, dans sa thèse de doctorat, le langage des jeunes dans l'espace urbain tizi-ouzéen. On retrouve cette dénomination parmi les items qu'elle a pu dégager. Cette informatrice, comme elle l'explique dans l'entretien que nous avons eu avec elle, ne se considère pas comme faisant partie de l'espace urbain tizi-ouzéen, mais le temps qu'elle a passé à Tizi-Ouzou fait qu'elle s'identifie aux habitants en revendiquant l'identité jeune, en s'appropriant des pratiques socio-spatio-langagières dudit espace.

Les langues à Tizi-Ouzou : glotto/altérophobie en contexte urbain tizi-ouzéen

Signalons, qu'au sein de la ville de Tizi-Ouzou, trois langues, au moins, se côtoient et s'affrontent de manière forte. De ce fait, les citoyens tizi-ouzéens optent, lors de leurs interactions quotidiennes, pour le kabyle, le zdimoh (sorte de créole émanant à la fois du kabyle et d'arabe) et le français. Le simple fait d'opter pour une langue, afin de communiquer,

est à la fois un signe d'ouverture vers ceux qui la partagent et d'opacité vers ceux qui ne la partagent pas (Blanchet, 2000).

Ces choix stratégiques de langue jouent le rôle de marqueurs identitaires. Opter pour le kabyle, l'arabe ou le français enclenche conjointement deux processus ; l'identification et la différenciation. Cette dichotomie s'explique comme suit : identification envers ceux qui partagent la même langue (« *ouverture* », valorisation) et différenciation envers ceux qui ne la partagent pas (« *opacité* », mise à l'écart, rejet, dévalorisation).

La relégation du parler zdimoh

Dans notre enquête, les jeunes kabylophones se différencient des zdimohophones. Pour eux leur identification ou plutôt leur différenciation linguistique semble être un atout considérable :

H 1939-1949: quand je parle de l'arabe de Tizi-Ouzou/maintenant/ il y a les arabes d'origine/enfin/je ne sais pas si on peu les appeler ainsi/mais si je vais dire par exemple/un habitant de Bordj menaïel qui vient faire ses études ici et passe uniquement la journée ici/et donc je ne le qualifie pas sa langue arabe/comme un arabe de Tizi-Ouzou/mais par contre l'arabe d'ici que nous appelons z'dimouh/ si on peut dire ça comme ça/donc c'est un arabe beaucoup plus rapproché du kabyle/ je dirai que le lexique est arabe mais que la structure demeure kabyle/quand je dis à quelqu'un euh/// par exemple on trouve *selefli* au lieu de *selefni*/ on retrouve le lexique arabe et la structure berbère et vice versa/et aussi parfois/ quand je dis *ardjouni*/finalement *ardjou* c'est kabyle/donc le lexique est kabyle mais la structure est arabe donc il y a une co-imbrication des deux systèmes linguistiques arabe et berbère qui donne un résultat /qui donne un fruit qui n'est pas toujours perçu d'un bon œil aussi/il faut le dire/

Avec le contact accrue du kabyle et de l'arabe, s'est développé un code oral appelé le z'dimoh qui est caractérisé par l'intégration et la transformation, dans une matrice kabyle, des formes lexicales, syntaxiques, morphologiques et phoniques. C'est à la fois de l'arabe et du kabyle. Il est difficile de dire réellement qui domine (fréquence) l'autre dans le discours. Dans l'espace tizi-ouzéen, on entendra, par exemple, des phrases comme la suivante : *selefni/ selefli ,ardjouni/*. Par ailleurs, le z'dimoh est fortement stigmatisé par les kabylophones qui disent ne pas vouloir le parler parce que ce n'est pas de l'arabe dialectal algérois, celui qui représente la norme.

Les représentations linguistiques dans l'espace urbain tizi-ouzéen

Dans l'ensemble de nos entretiens, il s'est dégagé une homogénéité d'opinions quant aux représentations entretenues

par les jeunes ruraux à l'égard du parler z'dimoh. Pour eux, les Tizi-ouzéens parlent une langue « hybride » comme langue « légitime » (Bourdieu, 1982), non-conforme ni à la langue kabyle, ni à l'arabe dialectal algérois pratiqué par les locuteurs de la Capitale « Alger ». Ils révèlent par là une surconscience de la norme (d'une norme abstraite et non définie mais toujours rattachée à soi parlant autrement) dans cet espace tizi-ouzéen.

Nous constatons dans l'analyse de nos données que desreprésentations sociolangagières à l'égard du z'dimoh sont marquées par une quête de légitimité absolue et de faire valoir son parler. Ce sentiment de révolte va jusqu'à la haine vis-à-vis du z'dimoh. Elle est vécue comme trahison à l'égard du kabyle et de l'arabe. Un informateur déclare que « c'est une langue qui ne répond à aucune norme ».

La langue kabyle qui est « sienne » est associée à la langue arabe qui est « autre ». Nos informateurs déclarent que le z'dimoh pratiqué par les tizi-ouzéens est incarné dans son rapport à l'arabe dialectal qui représente la norme et le parler reconnu (centralité linguistique). La mise en scène des traits stigmatisés du Z'dimoh participe à cette volonté de valoriser son propre parler comme centre qui dicte les normes linguistiques. L'arabe tizi-ouzéen présente par ailleurs « *une menace d'extinction pour la culture et la langue* » kabyles.

Les locuteurs kabylophones ressentent une sorte d'insécurité linguistique et identitaire qui guette leur langue vu la proximité de la langue arabe. En effet, ces deux langues pratiquées au sein d'un même et unique sol urbain les conduit inéluctablement à s'interpénétrer, interférer, s'influencer. Car « *telle une pompe, la ville aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme* ». (L. J. Calvet, 1994).

En ce sens, les locuteurs tizi-ouzéens, à l'image des zdimohophones, jonglent avec l'arabe et le kabyle dans leurs communications quotidiennes. Cela donne naissance à des énoncés disparates, composites, se traduisant souvent par une arabisation exponentielle des termes kabyles. Ce phénomène peut être vécu comme une insécurité linguistique. En définitive, Les locuteurs, disent leur identité, se définissent, par rapport à l'Autre, ce dernier étant l'arabophone. L'affirmation de son identité (la kabyllité) par nos informateurs passe inévitablement par la négation de l'altérité (arabité). En effet,

le groupe ethno-sociolinguistique se définit plus par ses frontières symboliques (donc par rapport à l'Autre) que par des caractéristiques internes spécifiques (Blanchet, 2000).

Le vocable « zdimoh » est un néologisme érigé par des populations rurales kabylophones pour qualifier le parler tizi-ouzéen hybride ; constitué d'un mélange entre le kabyle et l'arabe. Ce parler est répandu majoritairement dans la Haute-Ville : creuset d'une population hétéroclite (descendants des Trucs, arabophones, kabylophones). Il est qualifié de « bizarre », car comporte des segments à la fois de l'arabe et du kabyle. Il débouche sur une distorsion perceptive des Zdimohophones, autant dire une représentation stéréotypée. Axée au départ sur leur parler « qui pose problème », parce que dissemblable de celui parlé ordinairement à Tizi-Ouzou, élargie par la suite jusqu'à leur « façon de se comporter, d'être », assimilée à leur façon de parler.

Les locuteurs font état d'une identité mal assise des zdimohophones, colorée d'une discrimination patente, car ils ne savent pas d'où ils viennent, ni qui ils sont. Le fait qu'ils disent leur identité par le biais d'une langue qui n'est pas la leur lève le voile sur leur bizarrerie, leur étrangeté, en un mot leur altérité.

Tout compte fait, à l'issue de cette succincte analyse, nous constatons manifestement que le choix des langues usitées au sein de la ville de Tizi-ouzou n'est pas fortuit, compte tenu des statuts dissemblables des langues en vigueur à Tizi-Ouzou. De fait, le simple usage de celles-ci engendre des rejets, des exclusions, des ségrégations, par l'exogroupe ou au contraire des agrégations, des inclusions, des identifications par son endogroupe. En outre, même si ces comportements, individuels ou collectifs ne visent pas toujours le rejet ou le rapprochement de l'Autre, néanmoins il va de soi que pratiquer telle ou telle langue revient à marquer sa différence, même au sein d'un groupe ou d'un quartier.

Pourquoi la différenciation entre les jeunes urbains de Tizi-ouzou?

Est-ce vraiment la différence que les jeunes ont du mal à supporter, ou n'est-ce pas au contraire la similitude qui leur

problème sur le plan psychologique ? Les différences linguistiques sont à la base de nombreux conflits. Bulot écrit :

Plus l'espace est urbanisé, plus l'épaisseur identitaire est mise en rupture : c'est le rapport à l'autre, le rapport à sa façon de parler qui fonde les limites et les frontières, mais c'est aussi le rapport à l'absent, là où le discours sur autrui, sur la langue ou la pratique de la langue d'autrui devient par défaut autrui. (Bulot, 1999, p. 31).

Conclusion

Selon nos premiers constats, ou du moins en vertu de notre observation du terrain tizi-ouzéen, l'arabophone « zdimouh » et le montagnard « djbaili » semblent incarner l'étranger, l'Autre, l'altérité. La présence du parler zdimoh dans l'espace tizi-ouzéen suscite des réactions négatives, son usage ébranle les discours dominants sur la langue puisqu'il contribue à donner sens à un parler perçu comme « non-sens » (il est ni la langue kabyle ni la langue arabe) et pourtant caractérise l'espace tizi-ouzéen plus précisément la haute-ville. Il cohabite avec les langues existantes dans l'aire linguistique tizi-ouzéen. Cette mise en valeur d'une forme souvent niée, voire stigmatisée, rejoint les propos de Bulot qui déclare que

l'évaluation et l'identification des formes dites et/ou perçues comme spécifiques à un espace urbain donnée concourent à le produire, à l'organiser autant que les structures socio-spatiales (Bulot, 2002, p. 93).

Le fait de nommer cette langue contribue effectivement à la produire, à lui donner ses lettres de noblesse. La ville de Tizi-Ouzou est ici lieu où s'expriment les conflits et où l'homogénéité a perdu sa place. Elle devient lieu de revendication de toutes les identités qui la composent. En effet, à partir de ce désir de se réappropriier la ville, s'est développé un discours chez nos informateurs : les jeunes de Tizi-Ouzou prennent la parole pour se dire et dire l'Autre, pour créer un espace où il soit possible de développer des ressources matérielles et symboliques qui leur appartiennent.

Références bibliographiques

CALVET L.-J., 1994, *Les voix de la ville : introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot.

BLANCHET Ph., 2000, *La linguistique de terrain, méthodes et théories, une approche ethno-sociolinguistique*, Presse Universitaire de Rennes.

BULOT T., 1999, « La production de l'espace urbain à Rouen : mises en mot de la ville urbanisée », dans *Langue urbaine et identité*, Paris, L'Harmattan, p. 31.

BULOT T., 2001, « Sociolinguistique urbaine, variations linguistiques : images urbaines et sociales », dans *Cahiers de sociolinguistique*, n° 6, Presses Universitaires de Rennes, p. 1-11.

BULOT T., 2002, « La double articulation de la spatialité urbaine : « espace urbanisé » et « lieu de la ville en sociolinguistique », dans *Marges Linguistique*, n° 3, M.L.M.S. Éditeur, [http:// www.marges-linguistique.com](http://www.marges-linguistique.com), Saint-Chamas, p. 91-105.

BULOT T., 2007, « Culture urbaine et diversité sociolinguistique : une identité en mouvement entre le local et le global » dans *L'écho de ma langue (enjeux sociaux et culturels de la diversité des langues)*, Lille, p. 31-37.

BULOT T., 2009, « La territorialisation sociolinguistique de la migration (Propositions pour modéliser la discrimination des espaces en contexte plurilingue) » dans *Formes et normes sociolinguistiques (Ségrégations et discriminations urbaines)*, Paris, L'Harmattan (coll. Espaces discursifs), p. 15-28.

DI MÉO G. et BULÉON P., 2007, *L'espace social : lecture géographique des sociétés*, Paris, Armand Colin.

GRAFFMAYER Y., 1994, « Regards sociologiques sur la ségrégation », dans BRUN J. et RHEIN C. (dir.), *La ségrégation dans la ville*, Paris, L'Harmattan, p. 85-117.

KAUFMANN J.-C., 2004, *L'invention de soi, une théorie de l'identité*, Paris, Armand Collin.

MARCHAL H. et STEBE J. M., 2012, « Quand cités HLM paupérisées et jeunes sont enfermés dans le même mythe », dans B. Turpin (Dir.), *Discours et sémiotisation de l'espace. Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, Paris, L'Harmattan, p. 61-76.

MOISE C., 2003, « Des configurations urbaines à la circulation des langues...ou...les langues peuvent-elles dire la ville », dans T. Bulot et L. Messaoudi, *Sociolinguistique urbaine : frontières et territoires*, Proximité, Liège (Belgique), p. 55-81.

REMY J. et VOYE L., 1992, *La ville : vers une nouvelle définition*, Paris, L'Harmattan.

VECHAMBRE V., 2005, « la notion d'appropriation », dans *Norois*, 195/2005, p. 115-116, mis en ligne le 11/9/2008, consulté le 10/11/2013, <http://norois.revues.org/589> .

VECHAMBRE V., 2009, « Dimension spatiale de la construction identitaire : patrimonialisation, appropriation et marquage de l'espace », dans P. Grandjean, *Construction identitaire et espace*, Paris, L'Harmattan, p. 137-152.